

Mesurer ou comprendre

La Sorbonne, Paris, le 25 octobre 1992

OUI, BIEN entendu, nous avons besoin de prospérité économique.

Oui, bien évidemment, nous devons porter la plus grande attention aux répercussions de la croissance économique sur l'environnement.

Cela dit, nous sommes confrontés à des problèmes plus profonds.

Comment se peut-il que près de deux siècles après la naissance de la Révolution Industrielle le nombre de personnes vivant dans la misère, matérielle et sociale, tant dans les pays industrialisés que dans le tiers monde, se soit accru de manière exponentielle ? En 1800, on comptait environ 7 millions de personnes dans les taudis urbains. Aujourd'hui ce chiffre s'élève à environ 575 millions. Ne faites pas l'erreur de croire que cette évolution reflète la croissance de la population mondiale. Les bidonvilles se sont développés seize fois plus vite que l'ensemble de la population.

N'est-ce pas un paradoxe qu'au cours de la période de croissance économique la plus importante qu'ait connue l'humanité, et malgré des innovations technologiques sans précédent, la misère se soit étendue de façon dramatique et continue de le faire à travers le monde?

Et comment se fait-il que la planète se trouve confrontée à des menaces d'une tout autre dimension que les guerres, les épidémies et autres tourments qui marquèrent les plus sombres périodes de l'humanité ? Le changement de climat menace les fondements mêmes de la vie sur terre; la destruction de la couche d'ozone pourrait transformer l'ensoleillement quotidien en menace mortelle; les eaux, douces et salées, sont empoisonnées; la terre et les sols se dégradent; dans de nombreuses régions, l'air est devenu dangereux à respirer; et comme l'a déclaré Maurice Strong, Secrétaire Général de la Conférence des Nations Unies sur l'Environnement, nous vivons sous la menace de « quarante Tchernobyl » et cela dans la seule Europe de l'Est et la Russie.

Telle est l'extraordinaire énigme que nous avons à comprendre: comment est-il possible que la plus florissante époque de production matérielle qu'ait connue l'humanité ait provoqué un effondrement social extrême et que, à l'apogée des succès technologiques et scientifiques, l'humanité voie se déstabiliser les conditions mêmes de la vie ?

Pour tenter de répondre, il faut comprendre le comportement de l'homme moderne occidental et, pour cela, il faut interroger les fondements de sa culture. Sa religion, avant tout, a pour prémisses l'existence d'un Dieu unique, qui a créé l'homme à Son image; que l'homme - et l'homme seul - personnifie Dieu sur Terre; qu'il jouit, en ce monde, d'un statut à part, privilégié par rapport à toutes les autres formes de vie; et que la nature a été créée pour être à sa disposition.

Cette manière de voir est tout à fait différente de la vision religieuse qu'ont les peuples dits primitifs. Ils ne peuvent concevoir l'homme comme un individu existant en soi, séparé des forces animées et inanimées qui l'entourent. Les hommes et les femmes des sociétés primitives ont une approche de la nature pleine de respect et de vénération. Dans le monde primitif, le rapport de l'homme à la nature n'est pas celui d'exploitant à exploité mais une relation d'harmonie. Pour l'homme moderne, en revanche, la nature est un terrain d'investigation, d'analyse et, en fin de compte, d'exploitation.

Bouddhistes et hindouistes traditionnels sont convaincus que les problèmes de la société occidentale procèdent de la dichotomie que nous percevons entre l'homme et la nature.

Ils estiment que cette profonde rupture découle des prémisses fondamentales de la tradition judéo-chrétienne, et que c'est ce contexte qui autorise l'homme occidental à croire que la nature est là pour être soumise à sa volonté et à l'agressivité de ses instincts.

La plus récente des grandes religions, le marxisme-léninisme, quant à lui, rejette toute notion de spiritualité et place entièrement sa confiance dans la science et la technologie. Le marxisme se sent absolument libre d'exploiter la nature pour les besoins exclusifs de l'homme.

Les philosophes modernes, s'inspirant de la tradition platonicienne, ont accentué la conviction selon laquelle l'homme est séparé de la nature et son esprit coupé à la fois de son corps et de la nature. C'est ainsi que René Descartes et Francis Bacon ont défendu l'idée d'une séparation entre science et religion.

La conclusion inévitable était que l'homme pouvait se servir de la nature et que la science serait son instrument. D'ailleurs, Descartes ne disait-il pas que les hommes devraient être « maîtres et possesseurs de la nature »¹? Bacon, pour sa part, estimait que les faits établis selon la méthode scientifique n'avaient en eux-mêmes aucune signification morale. La science étant ainsi libérée de la morale, elle pouvait aller de l'avant sans limitations.

La science a donc fait son chemin en toute indépendance, avec l'absolue conviction qu'elle avait le droit et le devoir de chercher, de découvrir et d'inventer, sans s'occuper des effets ultimes de ses innovations sur la biosphère et sur toutes les formes de vie, y compris bien entendu sur les sociétés humaines. Des générations successives d'étudiants ont été éduquées dans la croyance inconditionnelle en la capacité de la science de résoudre tous les problèmes. Mais, au fur et à mesure que certains problèmes se résolvaient, d'autres - nouveaux et inattendus - se créaient. Aussi sommes-nous confrontés à une crise qui ne cesse de s'approfondir. Que peut-on faire ?

De toute évidence, un certain nombre de mesures techniques majeures peuvent limiter en partie les dégâts physiques déjà

¹ R. Descartes. *Discours de la méthode*.

existants. Parmi elles, je citerai celles qui doivent être mises en œuvre pour réduire les émissions d'oxyde de carbone; éliminer les produits chimiques qui détruisent la couche d'ozone; contrôler le déversement des déchets toxiques; encourager l'utilisation de méthodes extensives dans l'agriculture, et bien d'autres.

Mais il faut être très clair quant à nos priorités. Pour le meilleur ou pour le pire, nous avons créé une société industrielle à l'échelle mondiale. Elle peut être améliorée; elle peut évoluer; et elle peut même être radicalement réformée. Mais elle ne saurait être soudainement cassée. Si tel était le cas, le résultat serait un chaos social immédiat. Le monde serait plongé dans une telle pauvreté que toutes les préoccupations pour le moyen et le long terme seraient balayées par l'angoisse de la survie à court terme. On ne peut attendre de ceux qui doivent affronter chaque jour le problème de faire survivre leurs enfants, qu'ils se préoccupent de menaces sur l'environnement, menaces qui pourraient se concrétiser seulement dans quelques années. Notre objectif doit être d'amener les réformes nécessaires tout en préservant la stabilité sociale, dans toute la mesure du possible.

Nous ne devons pas relâcher nos efforts pour mettre fin aux activités qui constituent une menace immédiate et grave. Lorsqu'il s'agit de problèmes moins importants, nous devons toujours veiller à ne pas déstabiliser l'économie. Ce qui ne manquerait pas de susciter une réaction brutale contre les défenseurs de l'environnement de la part d'une multitude de personnes dont les moyens d'existence se seraient détériorés et dont l'horizon des préoccupations se serait de ce fait rétréci.

L'économie industrielle doit engendrer la prospérité matérielle tout en limitant les dommages causés à l'environnement et à la société. Et, en retour, cette prospérité doit nous aider à évoluer vers l'ère post-industrielle.

Des mesures purement mécaniques, si importantes soient-elles, ne traiteront jamais que les symptômes et non les causes. L'homme moderne, suivant la méthode indiquée par ses philosophes, croit au système de raisonnement qui va du particulier au général, du simple au complexe, comme l'a recommandé Descartes².

L'homme moderne préfère fractionner et quantifier plutôt que de chercher à comprendre. Il admire le spécialiste au-delà du généraliste.

Voici quelques exemples illustrant bien le genre d'erreurs qui peuvent en résulter:

1) On évalue la prospérité d'un pays en calculant son Produit National Brut (P.N.B.) qui, dans une large mesure, détermine son rang et son influence dans le monde. Lorsqu'un pays jouit d'un P.N.B. élevé, il devient un modèle pour les autres nations tant sur le plan économique que sur le plan culturel. Il se sent le devoir moral

² R. Descartes, *Regulae ad directionem ingenii*.

de leur enseigner comment « réussir » et de le convertir à sa propre culture.

Malheureusement le P.N.B. est un instrument de mesure de la partie de l'activité économique brute d'un pays qui s'exprime par un échange monétaire. Il s'agit d'une mesure purement quantitative et non qualitative. Ainsi, un désastre quelconque pourra se traduire dans l'immédiat par une croissance du P.N.B. qui reflétera le surcroît d'activités nécessaires pour réparer les dégâts. De même, si, à la suite d'un effondrement social, on assiste à une épidémie de criminalité, le P.N.B. augmentera, reflétant la construction de nouvelles prisons et la croissance des effectifs du personnel judiciaire et pénitentiaire.

Si un paysan se consacre à l'agriculture diversifiée pour les seuls besoins de sa famille, sa production ne sera pas comptabilisée dans le P.N.B., puisqu'elle n'aura pas été mise sur le marché. Mais s'il se convertit à une monoculture, alors, d'une part, la vente de cette mono-production et, d'autre part, tout ce qu'il ne produit plus et qu'il doit désormais acheter pour nourrir sa famille, seront pris en compte dans le P.N.B. Si les mères de deux familles voisines s'occupent chacune de leurs propres enfants, leurs activités ne seront pas prises en compte dans le P.N.B. En revanche, si l'une de ces mères va travailler à l'extérieur de son foyer et emploie sa voisine pour veiller sur ses enfants, alors les activités de ces deux femmes y figureront.

J'ai récemment visité le Royaume du Bhoutan. J'y ai découvert un beau et sage pays. 90 % de la population vivent dans de petites exploitations agricoles familiales. Pour l'essentiel, les paysans pratiquent, avec des méthodes naturelles, une polyculture destinée à satisfaire les besoins familiaux; plus de 60 % des terres du Bhoutan sont couvertes de forêts naturelles; près d'un cinquième de ces forêts sont des réserves protégées pour la faune et la flore; son architecture est d'une insolite beauté. Le niveau de pollution de son environnement et le taux de criminalité des Bhoutanais sont parmi les plus bas du monde. Les traditions religieuses et sociales y sont respectées. Mais selon les critères retenus pour le calcul du P.N.B., un habitant de l'agglomération de Washington, aide sociale comprise, est 94 fois plus riche qu'un habitant du Bhoutan. A Washington, le crime, la drogue, l'alcoolisme, les suicides et la désintégration familiale ont atteint des niveaux épidémiques.

Cependant, l'Occident estime qu'il a le devoir d' « enrichir » le Bhoutan en « l'éduquant » dans un esprit moderne. Fort heureusement, le Roi du Bhoutan a déclaré qu'il était plus intéressé par la croissance du Contentement National Brut de son peuple que par celle de son Produit National Brut.

2) Le deuxième exemple concerne l'agriculture. Il est généralement admis par les économistes que les grandes exploitations mécanisées utilisant les méthodes scientifiques modernes produisent davantage de denrées, à meilleur marché, et pour le plus grand bénéfice de l'économie et des populations à travers le monde. De plus, on estime que de telles exploitations agricoles libèrent hommes et femmes des

servitudes de la terre et leur permettent de participer à l'activité des secteurs les plus dynamiques de l'industrie contemporaine et, par là même, de contribuer à la croissance du P.N.B. et à la prospérité générale.

Cette manière de voir ne tient pas compte du fait que, lorsqu'ils abandonnent la terre, les gens viennent s'agglutiner dans les villes. Si l'offre d'emploi et les infrastructures - hôpitaux ou écoles - s'avèrent insuffisantes, il s'ensuivra un accroissement du chômage, avec tous les coûts que cela implique, ainsi que d'importantes dépenses en équipements collectifs. Ces coûts indirects doivent aussi être pris en compte.

Mais il y a un prix plus important à payer. Dans l'industrie, lorsque des emplois sont supprimés par suite de l'évolution technologique, l'équilibre de la société n'est pas fondamentalement altéré. Certaines entreprises en déclin souffrent, tandis que d'autres plus compétitives surgissent.

Dans le monde rural, par contre, les suppressions d'emplois et l'exode vers les villes provoquent des mutations essentielles et irréversibles. Partout dans le monde, ces phénomènes ont entraîné la déstabilisation de la société rurale ainsi que le développement de vastes agglomérations urbaines où s'entassent des individus déracinés, dont les familles ont éclaté, dont les traditions culturelles ont été anéanties et qui en sont réduits à vivre aux crochets de l'aide sociale dispensée par l'Etat. Aussi bien dans notre monde développé que dans le tiers monde, ces concentrations urbaines sont devenues des tumeurs tragiques. Les coûts induits par un tel effondrement social ne peuvent jamais être évalués avec précision tant le mal est profond.

José Lutzenberger, l'ancien Ministre brésilien de l'Environnement, un homme de grande sagesse, nous rappelle³ que les fameuses favelas, les bidonvilles du Brésil, sont la conséquence directe des idées scientifiques modernes appliquées à l'agriculture au cours des années 50 et connues sous le nom de Révolution Verte. Cette Révolution avait la prétention de mettre un terme définitif à la faim dans le monde par l'application de l'agriculture intensive. José Lutzenberger ajoute: « Dans le sud du Brésil, notre ministre de l'agriculture voulant répondre aux besoins provoqués par l'élevage intensif dans le Marché Commun, a planifié la création de grandes exploitations de soja afin de nourrir non pas les Brésiliens mais les vaches européennes. Cela a provoqué la migration vers le Nord de centaines de milliers de paysans. La plupart d'entre eux se sont retrouvés en Amazonie, d'autres au Paraguay. Vous connaissez bien sûr les ravages ainsi causés à la forêt tropicale et à d'autres milieux naturels. »

Nous devons également prendre en considération les autres effets - « physiques », dirais-je - de l'agriculture intensive: érosion et dégradation des sols, pollution des eaux par les effluents chimiques, épuisement de la nappe phréatique, appauvrissement de la diversité

³ Lettre de José Lutzenberger, septembre 1992.

génétique, dégradation des produits alimentaires résultant de méthodes de culture et d'élevage anti-naturelles, etc... Le jugement positif que porte la société moderne sur l'agriculture intensive découle d'une attitude qui consiste à mesurer, en termes quantitatifs, ses résultats apparents plutôt que de chercher à comprendre ses conséquences dans toute leur étendue.

Les négociations du G.A.T.T., en matière d'agriculture, sont à ce titre éloquents. Elles proposent notamment l'interdiction à toutes les nations de limiter le volume des importations agricoles. Si les propositions du G.A.T.T. étaient acceptées, les produits de l'agriculture intensive - directement ou indirectement subventionnés - inonderaient sans limite les pays qui auraient conservé des structures agricoles traditionnelles.

On verrait alors les régions rural où prédominent encore de petites et moyennes exploitations, balayées par un véritable ouragan. Des communautés entières seraient déracinées et projetées dans les taudis des villes. Non seulement ce monde rural serait-il dévasté, mais les villes elles-mêmes deviendraient incontrôlables.

Prenons l'exemple du Vietnam. C'est l'un des nombreux pays de ce monde qui tentent leurs premiers pas pour sortir du marxisme-léninisme. Il compte 67 millions d'habitants, dont 78% de paysans. Les arracher à la terre pour les jeter dans les bidonvilles causerait un désastre plus profond et plus durable que les horreurs du communisme ou de la guerre.

Examinons aussi le cas du Mexique. Si les productions agricoles des Etats- Unis étaient autorisées à inonder le marché mexicain, forçant ainsi ce pays à adopter les méthodes de culture intensive de son grand voisin du Nord, sa population rurale se trouverait brutalement réduite. Des millions de personnes iraient grossir dans les villes la grande foule des déracinés. Rappelez-vous que la ville de Mexico compte déjà 21 millions d'habitants.

Combien de millions de paysans mexicains, chassés par l'exode rural, chercheraient-ils alors à émigrer aux Etats-Unis? Comble d'ironie: en ce moment même, les Etats- Unis s'efforcent de créer la Zone de Libre-Echange Nord-Américaine en partie pour fixer l'emploi au Sud du Rio Grande, et réduire, de ce fait, l'immigration chez eux. Et pourtant, afin d'obtenir des avantages économiques à court terme, les Etats-Unis sont en passe de déraciner la population rurale du Mexique et d'ouvrir les vannes à un flux migratoire transnational.

En Europe, les propositions du G.A.T.T. auraient pour effet non seulement de déstabiliser davantage notre population rurale et d'enfler nos villes mais, de plus, si nous étendons la Communauté Européenne aux pays de l'Est, leurs communautés rurales et urbaines seraient, elles aussi, ravagées.

On estime à 3 milliards 100 millions la population rurale dans le monde entier. Supposons que ce chiffre soit réduit en pourcentage de la population - à celui de ces « pays neufs » que sont le Canada ou l'Australie. Cela se traduirait par un exode rural d'environ 2 milliards

100 millions de personnes. Ces « réfugiés du G.A.T.T. » auraient été sacrifiés sur l'autel d'une conception perverse de la « productivité » et du « libre-échange ».

Les pays neufs n'ont pas compris que leurs structures sociales sont tout à fait différentes de celles des nations anciennes, dont la population ne s'est pas constituée essentiellement par l'immigration. Quand les immigrants sont arrivés au Dakota du Nord, par exemple, ils n'y ont pas trouvé une société ancrée dans la vie villageoise, avec des traditions profondément enracinées. Ils y découvrirent des espaces ouverts, pratiquement inhabités, où se trouvaient des tribus indiennes peu nombreuses. Ils ne se soucièrent pas des bouleversements sociaux qu'entraînerait la création de vastes exploitations agricoles. Ce serait une grave erreur pour le reste du monde que de suivre leur exemple.

3) Le troisième exemple que je voudrais évoquer pour illustrer cette propension à quantifier, à mesurer, sans chercher à comprendre, c'est la croyance qu'un espace géographique, une fois peuplé, devient ipso facto une nation. Il existe une différence de taille: un espace peuplé est constitué de groupes hétérogènes d'individus issus de cultures et d'ethnies différentes. Une nation, en revanche, est cimentée par une culture, une identité et des traditions communes. Tout cela constitue son héritage ainsi que le pilier indispensable de la stabilité sociale.

Ce fut longtemps démodé de le croire mais les véritables nations existent. Elles viennent de le prouver une fois de plus. Elles ont montré qu'elles pouvaient survivre pendant des générations sous le joug d'un impérialisme totalitaire et dans les constructions artificielles où on les avait regroupées. L'exemple des nations qui ont resurgi et resurgissent encore dans l'Union soviétique, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, l'Afrique du Sud, etc ... est là pour témoigner de cette longue survivance de la réalité nationale partout dans le monde.

Selon l'idée reçue, la mobilité géographique est une bonne chose. On pense que c'est aux gens de se déplacer vers les emplois, et non l'inverse. Mais on ne prend pas en compte les conséquences sociales. Dans une société stable, chaque membre de la famille a un rôle à jouer. La grandmère ou la tante exercent, chacune dans son registre, leur influence sur l'éducation des enfants. La famille et les amis de celle-ci représentent un premier cercle d'opinion publique avec lequel les enfants doivent compter.

Mais, si pour trouver du travail, la famille restreinte - le père, la mère et les enfants - quittent le foyer pour s'installer dans une ville lointaine, laissant derrière eux leur famille et leurs amis, ce sont d'autres influences qui vont s'exercer sur l'éducation des enfants, le rôle de la famille étendue se trouvant réduit. On assiste alors à un début de désagrégation sociale.

Les personnes âgées, destituées de leur rôle familial naturel, se retrouvent dans des cités ou des établissements spéciaux pour le « troisième âge ». Les enfants deviennent des individus anonymes dans des communautés impersonnelles. Dans les cas extrêmes, les

familles se disloquent et les enfants cherchent une famille de substitution dans les bandes de délinquants des villes.

Bien sûr, on aura toujours besoin d'une certaine mobilité géographique dans des limites raisonnables, et celle-ci peut être bénéfique. Mais une politique qui aurait pour but de promouvoir le déracinement et les migrations ne constitue pas une politique de sagesse.

4) Voici un dernier exemple de la confusion qui règne dans l'esprit de l'homme moderne. Nous nous permettons d'appeler « naturelles » certaines catastrophes alors que souvent l'homme y a contribué.

Nous sommes périodiquement informés de sécheresses ou d'inondations qui frappent le tiers monde, avec leurs tragiques conséquences, la famine notamment. Très souvent, c'est l'homme qui, pour une grande part, est responsable de ces calamités.

Examinons, par exemple, les effets de la déforestation. Les forêts procurent à l'atmosphère une certaine humidité par un processus d'évaporation et de transpiration. C'est une des origines des pluies. Si vous abattez les forêts, vous réduisez d'autant les précipitations. Il y a plus. Les racines des arbres forment un réseau spongieux qui retient l'eau de pluie à un niveau approprié. Détruisez les forêts et vous détruisez aussi ce système naturel. L'eau s'écoule, les ruisseaux et les sources se tarissent, et rien ne s'oppose plus à ce que la pluie se déverse dans les rivières qui se transforment en torrents emportant avec eux la terre des versants dénudés.

La surexploitation des terres agricoles aggrave tout cela. Les sols se dégradent à un point tel qu'ils perdent leur capacité de retenir l'eau.

Ces détériorations d'origine humaine contribuent directement aux sécheresses, inondations et donc aux famines.

Les sinistres années du Désert de poussière, aux Etats-Unis, ont été, elles aussi, provoquées par l'homme.

Les agronomes américains pensaient que des labours répétés devraient permettre à la terre de mieux retenir les eaux pluviales. Les nouveaux moyens mécaniques mis à la disposition de l'agriculture rendaient cette méthode possible. Le résultat fut contraire aux prévisions et on assista à une érosion éolienne sans précédent. Les premiers grands tourbillons de poussière commencèrent dès 1933 et se poursuivirent pendant quatre ans, ruinant les récoltes et les communautés agricoles.

Ainsi, lorsque nous sommes informés de catastrophes en Afrique ou ailleurs, notre réaction devrait aller au-delà d'une simple générosité sur le plan financier pour tenter d'atténuer les souffrances immédiates. Nous devrions également chercher à comprendre les véritables causes de ces tragédies et nous demander si nous n'y avons pas nous-même contribué.

Cette remarque est valable non seulement pour les désastres dits « naturels » mais aussi pour les catastrophes sociales.

Le Zaïre en est un bon exemple. 80 % de sa population urbaine est au chômage; l'inflation atteint un taux annuel de 5 000 %; l'exode rural vers les villes est massif; la majorité des citoyens vivent dans des taudis; les gens ne mangent pas à leur faim et l'eau est contaminée; l'infrastructure est en ruine; la corruption est endémique; la prostitution est généralisée; la croissance démographique en pleine explosion.

Tel est le résultat de l'application des méthodes « modernes » classiques.

L'Occident a soutenu un tyran « moderne », Mobutu, qui a décidé de déraciner les traditions ancestrales; de remplacer les chefs de tribus par des « chefs collectifs » nommés par la capitale; d'étouffer les tribus - c'est à dire les vraies nations - et tout cela afin de créer un Etat unitaire dominé par un système de parti unique.

De plus, Mobutu a décidé d'investir massivement dans un système d'éducation « moderne » pour tenter d'éradiquer le savoir et la sagesse traditionnels. Dans ce but, le nombre d'instituteurs est passé de 37 000 à 230 000 en 18 ans. Enfin Mobutu a lancé son pays dans un programme de développement économique accéléré, reposant sur de grandioses projets d'infrastructure et industriels planifiés par la bureaucratie centrale.

L'Occident a applaudi et a financé le programme. Nous allons sans doute poursuivre notre œuvre en aidant d'autres nations africaines à se « moderniser » avec la même redoutable « efficacité ».

Une bonne illustration de la tournure d'esprit qui règne dans les institutions internationales occidentales nous est fournie par un mémorandum rédigé par le Responsable en Chef des questions économiques à la Banque Mondiale, M. Lawrence Summers, qui auparavant fut Professeur à Harvard⁴. D'abord, il avance l'idée que le réchauffement général de la planète n'est somme toute qu'un phénomène d'importance secondaire car ses effets cumulés sur les cinquante années à venir ne représentent pas plus que la perte de six mois de croissance du P.N.B. mondial. Ainsi, nous voyons comment un bureaucrate international traduit un phénomène fondamental irréversible, dont peut dépendre l'ensemble de la vie sur terre, en termes d'argent. Voilà, porté à son paroxysme, l'exemple type de l'attitude qui consiste à mesurer plutôt qu'à comprendre.

Mais ce fonctionnaire international va encore plus loin, Il poursuit et je le cite: « J'ai toujours estimé que les pays sous-peuplés d'Afrique étaient dans une large mesure sous-pollués... » Dans son jargon, ce monsieur veut dire: il y a de la marge, on peut y aller et installer chez eux allègrement de quoi les polluer.

Ce n'est pas seulement notre approche quantitative du monde, notre propension à mesurer, qui sont fausses, mais aussi les prémisses

⁴ Mémorandum de Lawrence Summers, Economiste en Chef de la Banque Mondiale, adressé à son personnel, le 12 décembre 1991.

sur lesquelles est fondée notre société moderne. Examinons quelques exemples parmi les plus significatifs:

1) La science n'est qu'un outil et, comme tout autre instrument, elle ne doit pas évoluer indépendamment des traditions spirituelles et morales et des besoins de la société.

Elle puise son intelligence dans l'accumulation et l'analyse de connaissances spécifiques et isolées mais elle ne constitue pas en elle-même une grande sagesse. La science est puissante, elle peut être utile et, bien sûr, bénéfique.

Contrairement à ce que pensait Descartes, la science ne saurait être séparée de la spiritualité. Et, contrairement à ce que pensait Bacon, les faits scientifiques ont bien une signification et une portée morales. La science doit toujours faire partie intégrante de la société et non se séparer d'elle.

2) L'exemple le plus extraordinaire de domination de l'homme sur la nature nous est fourni par le génie génétique, c'est à dire les techniques de recombinaison de l'A.D.N. Elles permettent à l'homme de créer de nouvelles formes de vie.

On sait désormais manipuler les gènes et les transplanter d'une espèce à l'autre. Il ne s'agit pas d'un procédé consistant à sélectionner certaines caractéristiques génétiques au sein d'une même espèce pour obtenir un résultat donné. Le génie génétique représente une rupture brutale avec les lois de l'évolution, une fracture causée par l'homme.

Cette rupture soulève de graves questions pratiques: pouvons-nous comprendre les effets à long terme, directs et indirects, des formes de vie entièrement nouvelles ?

Comment peut-on être sûr que ces nouvelles formes de vie, tels ces microbes issus de manipulation génétiques - malgré les bienfaits qu'ils pourraient apporter - ne causeront pas des ravages sans limite? Du fait même de la « nouveauté» de ces inventions, les formes de vie qui existent déjà, qu'elles soient animales ou végétales, n'ayant jamais été mises en contact avec ces nouvelles venues, ne possèdent aucune immunité protectrice. Pouvons-nous comprendre qu'en créant de manière instantanée de nouvelles formes de vie, et en les imposant à la biosphère, nous sommes en train d'abandonner la protection vitale que représente pour nous la possibilité de tirer des leçons de nos propres erreurs?

Il existe des interrogations plus profondes. L'homme a-t-il moralement le droit de créer de nouveaux microbes, de nouveaux animaux, de nouvelles formes de vie? Est-il raisonnable de vouloir modifier le cours de l'évolution, et ce à une vitesse accélérée ? Sommes-nous conscients que, pour une grande part, les mutations que nous suscitons seront irréversibles? Devons-nous transformer les champs, les forêts, les animaux et tout ce qui vit sur Terre, en machines à haute performance, dont la seule finalité serait de servir l'homme ?

Modifier les informations génétiques fondamentales des êtres vivants - informations qui deviendront des caractères acquis dont ils hériteront de génération en génération - n'est-ce point la forme ultime de la pollution? Ne devrions-nous pas retenir ces paroles de James Lovelock⁵ : « Tout le spectre de ce qui vit sur Terre, des baleines aux virus, des chênes aux algues, constitue une seule entité vivante » ?

L'homme a-t-il pris la place de Dieu, ou pour parler de manière moins formellement religieuse, est-il en train d'usurper le rôle de la nature ?

3) Le but de l'industrie et du commerce est de créer la prospérité. Tout comme la science, ces activités doivent s'intégrer aux besoins fondamentaux de la société. La croissance économique n'a de valeur que pour autant qu'elle contribue à la stabilité de la société. Elle n'a aucune valeur si elle sème les graines de la destruction.

Toute ma vie, j'ai été un libéral, dans la tradition d'Alexis de Tocqueville et de Friedrich von Hayek. J'ai vécu une époque où les deux systèmes politiques et économiques dominants en Occident ont été le libéralisme et le marxisme.

Le libéralisme a été l'antidote du centralisme. Il ne se réduit pas à une simple méthode de gestion économique. Il va bien au-delà. Sa conviction, vous le savez bien, consiste en la limitation du pouvoir de l'Etat grâce à la séparation des pouvoirs - exécutif, législatif, et judiciaire. En même temps, le libéralisme propose d'accorder à l'Etat tout le pouvoir nécessaire pour exercer les fonctions que requiert une indispensable centralisation.

Pour le reste, il propose la décentralisation et garantit une économie de libre entreprise. Au lieu d'encourager la dépendance à l'égard de l'Etat, il attribue le maximum de responsabilités aux citoyens et à leurs familles.

Plutôt que de centraliser au sommet un pouvoir absolu, il cherche à limiter le pouvoir central par l'équilibre des pouvoirs, la décentralisation, l'opinion publique et par l'engagement de l'Etat, comme de tout citoyen, à se soumettre aux lois de la nation. Telle est la justification morale du libéralisme.

Mais le monde a changé. Le centralisme marxiste est discrédité. Les sociétés humaines n'ont plus leur attention focalisée sur la Guerre froide. Elles sont obligées de faire face à de graves menaces d'un autre ordre.

Comme l'a écrit Vaclav Havel⁶ : « La chute du communisme peut être interprétée comme un signe indiquant que la pensée moderne a atteint sa crise finale. Notre époque a créé la première civilisation technologique globale ... mais a atteint les limites de ses potentialités, le point au-delà duquel s'ouvre l'abîme. L'attitude de l'homme face au monde doit radicalement changer. Nous devons

⁵ Cité dans Edward Goldsmith, *The Way*, Londres, Century, 1992.

⁶ Vaclav Havel, *New York Times*, 1er mars 1992.

abandonner la conviction arrogante que le monde n'est qu'un puzzle à assembler, une machine dont le mode d'emploi reste à découvrir, des données brutes à faire entrer dans un ordinateur dans l'espoir que, tôt ou tard, il recrachera une solution universelle. »

Les libéraux doivent comprendre que, même si dans de nombreux pays et dans bien des domaines, leurs principes restent éminemment valables, à eux seuls ils ne suffisent plus. Ces principes doivent intégrer les impératifs de la biosphère et la restauration de la stabilité dans les sociétés humaines. Sinon, les libéraux, tout comme les marxistes, seront à leur tour rejetés comme des reliques mécanistes du passé.

4) Les nations qui jouissent d'un P.N.B. élevé doivent cesser de s'imaginer que leur supériorité technologique leur confère une supériorité spirituelle ou une plus grande sagesse.

Certain pays industrialisés semblent croire qu'il n'existe qu'une seule voie, une seule culture, un seul système social applicables universellement dans tous les pays, quelles que soient leurs traditions. Il faut rejeter en bloc cette arrogance. La diversité culturelle doit permettre à chaque nation de voir évoluer son propre modèle culturel dont les autres pays pourront s'inspirer volontairement.

L'impérialisme culturel est plus profondément nuisible que l'expansion territoriale. Les conquistadors pillèrent, violèrent, puis rentrèrent chez eux. Ils ont semé la douleur

sous leurs pas. Mais les conséquences à long terme de leurs actes ne peuvent en rien être comparées aux dommages profonds causés par leurs successeurs et par le prosélytisme des missionnaires. Souvent des peuples entiers se sont vu arracher leur religion, leur identité et leur langue.

Puisse le « Nouvel ordre mondial », dont on parle tant, avoir pour objectif un monde qui permette aux nations de vivre conformément à leurs religions, à leurs traditions, à leurs besoins et à leurs aspirations propres, libres de toute intervention impérialiste, qu'elle soit culturelle ou territoriale, bien intentionnée ou non, imposée par la force des armes ou par l'incitation financière.

Ce Nouvel ordre mondial doit interdire à toute nation d'imposer aux autres ses conceptions politiques, sociales, ou morales. Que les pays industrialisés se préoccupent de leurs propres plaies sociales avant de clamer haut et fort leur supériorité.

Ce n'est que lorsque la communauté mondiale serait indubitablement menacée que ces principes fondamentaux devraient pouvoir être violés.

5) David Attenborough, dans son livre *La Vie sur la terre*, trace l'histoire de la vie en la ramenant sur une année⁷. Selon cette

⁷ David Attenborough, *La Vie sur la terre*, Paris, A. Michel, 1979.

échelle, si l'évolution commence le 1er janvier, l'homme n'apparaît que le 31 décembre. Pendant pratiquement toute son existence, la terre a vécu sans l'homme.

Comme nous le savons, au cours des 18 siècles qui vont de l'an 1 de l'ère chrétienne jusqu'à la naissance de la Révolution Industrielle, l'humanité est passé de 250 millions à 900 millions de personnes. Au cours des 192 années suivantes, de 1800 à 1992, elle a atteint les 5 milliards 500 millions de personnes. On nous annonce que dans les 50 prochaines années, elle en comptera 10 milliards. Au fur et à mesure que croissait le nombre des humains, la diversité des autres espèces vivantes se réduisait.

De plus l'humanité, au cours de cette évolution, est passée d'un état où elle vivait enracinée dans des communautés basées sur la famille, soudées par une culture commune, confiantes en leurs traditions et donc stables, à un état où la majeure partie de sa population s'est trouvée déracinée et atomisée.

Ainsi, en même temps qu'elle enflait de manière anarchique, la population mondiale a subi une véritable tragédie: la rupture de ses liens sociaux traditionnels. On peut constater tant dans les pays industrialisés que dans le tiers monde l'aggravation de cet effondrement social.

L'humanité est aujourd'hui confrontée à deux tâches, toutes deux vitales et interdépendantes: contenir - au minimum - le chiffre de sa population et restaurer la stabilité de ses sociétés.

6) Dernier exemple, nous connaissons tous l'histoire de la Genèse. Permettez-moi de vous en lire un extrait :

« Dieu créa l'homme à son image ... Et Dieu leur dit: « Soyez féconds et multipliez, emplissez la Terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la Terre» (Genèse 1/27 et 1/28)⁸.

Actuellement, certains théologiens chrétiens réexaminent leurs racines religieuses dans le cadre de la tradition hébraïque. Ils considèrent que la « soumission » et la « domination» ne peuvent être assimilées à la domination au sens profond du terme et que comme la Bible demande aussi à l'homme de «cultiver et de garder» la terre (Genèse 2/15)⁹, il s'est en fait vu confier la tâche d'être responsable et de bien gérer la terre. Cette école de pensée chrétienne est confortée par l'histoire de l'Arche de Noé dans laquelle Dieu a ordonné à Noé de sauver deux spécimens de chaque espèce vivante. Ce qui est interprété comme la volonté divine de préserver la diversité.

⁸ Genèse 1/27 et 1/28, La Bible de Jérusalem, octobre 1989, Editions du Cerf.

⁹ Genèse 2/15, *ibid.*

Et Dieu a établi une alliance avec « tous les animaux de la terre » (Genèse 9/10)¹⁰, confirmant ainsi le caractère sacré de toute vie. Et, après avoir créé la Terre, « Dieu vit tout ce qu'il avait fait: cela était très bon » (Genèse 1/31)¹¹.

Ces interprétations restaurent une unité entre la science et le sacré. Puisque la Terre était « très bonne », selon la parole divine, comment un chrétien peut-il tolérer qu'elle soit ravagée? Si l'homme a reçu de Dieu la tâche d'être le gardien de la Terre, en tant que tel, il est responsable de la nature.

Le philosophe chrétien, le Docteur René Dubos, a déclaré¹² : « Nous devrions prendre à cœur l'enseignement de la Bible: le Seigneur a placé l'homme dans le jardin d'Eden pour l'entretenir et en prendre soin. Cela signifie que la Terre n'a pas été donnée à l'homme pour sa seule satisfaction, mais qu'elle a été confiée à ses soins. Les sociétés technologiques ont jusqu'à présent exploité la terre. Nous devons renverser cette tendance et apprendre à en prendre soin avec amour. »

Aussi bienvenus que soient ces réexamens de la tradition biblique, certains pensent qu'il faut aller plus loin. Car, même dans ces plus récentes interprétations de la Bible, l'homme est gardien de la nature. Il continue de jouir d'un statut à part dans la nature, et transcende tous les autres êtres vivants. Lui et lui seul a été créé « à l'image de Dieu ».

Le courant de pensée judéo-chrétien le plus prometteur aura probablement été celui de saint François d'Assise. Pour lui, la nature en son entier est le reflet de Dieu et il décrit toutes les créatures comme étant ses « frères » et ses « sœurs ». Dans le Cantique de la Création, il parle du « Soleil », du « vent » et du « feu » comme de ses « frères », de la « Lune » et de « l'eau » comme de ses « sœurs », et de la « Terre » comme de sa « mère ». Mais la pensée de saint François d'Assise a été vite oubliée, même par les Franciscains. Car, à l'époque, la préoccupation de l'Eglise était de lutter pour supprimer les religions indigènes en Europe qui, elles, croyaient en la nature et au devoir de la vénérer.

Toutes ces considérations contrastent avec l'ancienne conception chinoise. Selon elle, l'homme a été créé à partir des puces qui se trouvaient sur le corps de P'an-Ku, le tout premier être.

Arthur Cotterell commente¹³ : « Ce qui est le plus frappant pour un Occidental, c'est la position humble que les Chinois ont assignée à l'homme; il n'est ni le centre de la création ni un colosse qui domine le paysage mais plutôt une petite créature parmi la multitude des éléments de la nature. »

¹⁰ Genèse 9/10, *ibid.*

¹¹ Genèse 1 /31, *ibid.*

¹² Cité dans Christopher Derrick, *The Delicate Creation*.

¹³ Arthur Cotterell et Yang Yap, *The Early Civilisatioll of China*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1975.

Toutes les sociétés humaines ont besoin d'un engagement spirituel. Sinon, elles ne sont que des machines à calculer et en arrivent à croire que chaque élément de la nature n'est qu'un instrument qui peut être produit et reproduit, manipulé, utilisé, réparé ou remplacé si besoin est. La semence de tout progrès, c'est que les religions comprennent la nécessaire communion entre l'homme et la nature et prêchent l'humilité, non pas tant envers les autres hommes qu'envers toute autre forme de vie et, bien évidemment, la vie de la biosphère dans sa totalité.

Pour conclure, j'aimerais vous lire un extrait d'une lettre attribuée au chef indien d'Amérique du Nord, Seattle, chef des Dwamish, des Suquamish et d'autres tribus alliées, écrite en 1854 avec l'aide, dit-on, d'un écrivain public et adressée au Président des Etats-Unis, Franklin Pierce, qui voulait acquérir certaines terres indiennes¹⁴. Elle illustre parfaitement la différence qui existe entre les cultures. Vous la connaissez peut-être :

« Comment pouvez-vous prétendre vendre ou acheter le ciel, la chaleur de la terre ? Pour nous, cette idée est absurde ... La fraîcheur de l'air et le scintillement de l'eau n'appartiennent à personne. Comment pourrions-nous les acheter?...

La moindre aiguille de pin, la moindre grève sablonneuse, la moindre brume dans les sous-bois obscurs, chaque insecte qui bourdonne est sacré à nos yeux, dans la mémoire et la tradition de mon peuple. La sève qui coule dans les arbres porte la mémoire de l'homme rouge...

Les morts de l'homme blanc oublient leur terre natale lorsqu'ils partent pour le grand voyage dans les étoiles. Nos morts à nous n'oublient jamais cette Terre de beauté, car elle est la mère de l'homme rouge. Nous faisons partie de la terre comme elle fait partie de nous...

Les fleurs parfumées sont nos sœurs. Le cerf, le cheval, l'aigle royal sont nos frères. Les crêtes rocailleuses, la rosée des prés, la chaleur du corps du poney et l'homme lui-même, tous appartiennent à la même famille...

Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas notre vision des choses. Pour lui, toutes les parcelles de terre se ressemblent car il est comme un étranger qui vient, au cœur de la nuit, voler à la Terre ce dont il a besoin. La terre n'est pas sa sœur mais son ennemie. Une fois conquise, il la délaisse pour aller plus loin. Indifférent, il abandonne les tombes de ses pères. Indifférent, il prive ses enfants de leur terre. Il oublie la tombe de son père et l'héritage naturel de ses enfants...

Sa voracité lui fera dévorer la Terre et il ne laissera derrière lui qu'un désert...

¹⁴ Lettre du Chef Seattle, Chef des Tribus Indiennes Dwamish, Suquamish à Franklin Pierce, Président des Etats-Unis, 1854, citée dans *The Paber Book of Letters*, Londres, 1988.

Le destin de la Terre, c'est le destin de l'homme. Ce n'est pas l'homme qui a tissé la toile de la vie, il n'en est lui-même qu'un simple fil. Tout ce qu'il fait à cette toile, c'est à lui-même qu'il le fait. Et même l'homme blanc qui chemine et converse avec son Dieu en ami ne peut échapper à ce destin. »